

1^{er} DIMANCHE DE L'AVENT

Dimanche 27 novembre 2022

Nous voici donc en Aventure, au seuil d'une nouvelle année liturgique, dont nous pouvons espérer, au moins humainement, que dans l'Église elle sera moins catastrophique que celle qui s'achève. Maintenant, si je vous demandais : « A quoi prépare l'Avent ? » Vous me répondriez sûrement : « à Noël ». Mais alors pourquoi commencer cette préparation par la lecture d'un passage de S. Luc qui nous parle de tout autre chose ? En l'occurrence de la fin des temps, et cela d'une manière assez apocalyptique, comme dimanche dernier, assortissant cette prophétie tirée du livre de Daniel d'une exhortation, dans l'épître, à la vigilance dans tous les domaines de la vie.

Il faut donc que nous nous interroguions sur ces mots devenus pour nous peut-être trop familiers : Avent et Noël. Pour nous, l'Avent ne désigne pas tant un calendrier plus ou moins fantaisiste qu'une période, d'un mois environ, dont le terme est une fête : celle de la Nativité, Noël. Regardons-y de plus près. Avent vient d'*adventum*, mot latin qui traduit le mot grec *parousia* qui lui signifie « arrivée ». Arrivée de qui ? Dans l'Antiquité, d'un roi nouvellement intronisé qui entre dans les villes de son royaume pour en prendre possession. L'avent, la parousie, c'est donc un avènement. Transposé au christianisme, l'Avent, c'est l'arrivée de ce roi qu'est le Christ dans son royaume qu'est notre monde. Nous pouvons en tirer une première conclusion : l'Avent et Noël, c'est pareil. Ou, plus exactement, Noël est un Avent : la venue de Dieu parmi les siens, son avènement comme roi.

Mais alors, la question redouble : pourquoi avoir choisi ce texte de S. Luc qui ne nous parle pas de Noël pour nous y préparer ? Eh bien, pour nous montrer que ce premier Avent, Noël, n'a de sens qu'en fonction du second, de celui qui interviendra à la fin des temps, et qui transparaissait déjà dimanche passé, dernier de l'année liturgique précisément, avec le texte eschatologique parallèle de S. Matthieu. Le premier Avent n'a donc de sens que s'il prépare au second, celui qui récapitule tout. Car il y a bien deux venues du Christ : l'une dans la pauvreté, l'autre dans la gloire ; l'une où il sera jugé par les méchants, l'autre où il jugera sur l'amour ; l'une qui a pour terme la mort, l'autre qui apporte la Vie ; l'une qui a eu lieu à un moment du temps, l'autre qui se produira à la fin des temps.

Alors, posons-nous une deuxième question : si le premier Avent n'est qu'une préparation, et une préparation qui aboutit à un événement appartenant au passé, pourquoi y revenir chaque année ? Ces quatre dimanches, à quoi nous préparent-ils ? A la venue de Jésus dans la chair ? Mais il est déjà venu, et il est même reparti, à l'Ascension. Le 25 décembre de chaque année, Jésus ne revient pas en petit enfant se coucher dans une crèche. Depuis le matin de Pâques, il est ressuscité et règne, revêtu de gloire, à la droite du Père. Alors, pourquoi fêter Noël ? Est-ce pour faire « comme si » Jésus allait revenir et recommencer l'Incarnation ? Ou est-ce un vieux fond païen qui resurgirait ? Le mythe de l'éternel retour : le soleil qui se couche chaque soir et qui se relève chaque matin ; le jour qui décroît jusqu'au solstice avant de gagner à nouveau sur la nuit ; la nature qui meurt chaque hiver et renaît chaque printemps ; l'homme qui vieillit mais qui dans sa maturité donne la vie. Eh bien non, nous ne célébrons pas à Noël l'éternelle naissance du Fils de Dieu dans la chair. Alors que célébrons-nous à Noël ? Qu'est-ce que le temps de l'Avent nous invite-t-il à vivre ? Deux choses : un mémorial et une anticipation.

Un mémorial d'abord. Ces quatre dimanches nous préparent non pas à revivre un événement déjà passé mais à en faire mémoire. Mémoire collective d'un peuple qui s'appelle l'Église. Nous sommes invités à tourner notre regard vers un événement non pas intemporel comme un mythe, mais vers un événement bien réel : un événement historique et non pas un symbole. Un événement attesté par des écrivains juifs et romains, alors que Quirinius était gouverneur de Syrie et Auguste empereur à Rome. Cet événement, pour nous, a du prix. Parce que nous croyons que c'est la naissance d'un Dieu qui s'est incarné pour nous tirer de « la vie sans but que nous menions », selon la parole de l'apôtre Pierre. C'est de cela que nous faisons mémoire chaque année à Noël. Mais à quoi bon faire retour sur le passé ? Serions-nous des nostalgiques, avançant dans l'histoire à reculons, comme certains nous en

accusent ? A quoi bon faire mémoire d'un événement révolu ? Cela n'a de sens que si cet événement est actuel et du coup porteur d'avenir. Le passé n'a d'intérêt que s'il est toujours présent et qu'ainsi il éclaire le futur. Se souvenir de la première venue du Christ, c'est s'entraîner à désirer la seconde, c'est comprendre que la vie que nous menons n'a d'intérêt que si elle débouche sur l'éternité, une éternité déjà anticipée par le présent des sacrements, du baptême en particulier. Nous sommes « des étrangers et des voyageurs sur cette terre, à la recherche d'une patrie meilleure » disent tout ensemble S. Pierre et l'épître aux Hébreux. Notre espérance n'est pas enfermée dans les limites de ce monde. Car, comme dit S. Paul, « elle passe la figure de ce monde » et ailleurs : « Ne savez-vous pas que votre citoyenneté est dans les cieux ? »

Une anticipation ensuite. Nous devons donc nous entraîner à désirer le second avènement du Christ, à partir de ce que nous en vivons déjà. Ce qui compte vraiment, c'est son retour en gloire, au terme de l'histoire. Ne croyons pas que cela soit si éloigné. Cet horizon, pour chacun de nous, ce sera le jour de notre mort, le jour où le voile sera levé. Et si ce jour paraît encore lointain, sachez que ce second Avent est anticipé chaque fois que l'on pose un acte beau, juste et bon. Pourquoi ? Parce que nous intensifions alors la présence du Christ qui habite en nous depuis notre baptême. Le second avènement du Christ a mystérieusement commencé le jour de sa résurrection. C'est quotidiennement que le Christ vient à nous dans les sacrements. C'est quotidiennement, qu'il naît dans notre âme. L'eucharistie, c'est déjà le monde nouveau introduit dans les vieilleries de ce monde-ci. Et c'est surtout en cela – la dimension sacramentelle – que cet événement du passé est aussi du présent et le gage de notre futur.

Vivre en chrétien, c'est donc vivre constamment un avent, un avent quotidien où le Christ doit nous investir toujours davantage jusqu'au moment où « Dieu sera tout en tous » comme dit encore S. Paul. C'est pourquoi un chrétien ne peut être qu'un veilleur. Dans la nuit de ce monde, il a le regard tourné vers l'horizon. Parce qu'il est un veilleur, il voit déjà l'aurore, l'aurore qui revêt de couleurs les formes blafardes de la nuit. Le chrétien est même plus qu'un veilleur : c'est un voyant. Il voit ce que les autres ne voient pas, parce que sa lampe de veille, c'est une lumière qui habite son cœur et illumine son regard. Cette lumière a trois flammes qui s'appellent foi, espérance et charité. Par la foi, le chrétien sait que le monde est beau parce que Dieu l'a revêtu, en passant, de sa splendeur. Par l'espérance, il sait que les ombres, toutes les ombres, même celles du péché, mêmes celles des persécutions, même celles de la mort, finiront par s'effacer devant la lumière de gloire du second Avent. Par la charité, il hâte la venue de ce second avènement en portant sur le monde le même regard que le Christ : un regard de miséricorde.